

**LIVRE XXIII**

**GARDER**

**LA TÊTE FROIDE**

**pedro vianna  
juin 1990**



Que je regrette tout ce scandale ! Je m'en veux d'en avoir été la cause. Moi qui croyais qu'en gardant ma tête froide je réussirais à vous prouver que je ne mentais pas ! Je m'en veux, mais cela ne sert plus à rien. Là où je suis maintenant, tout ça ne veut plus rien dire. On n'y a plus besoin de prouver quoi que ce soit. On a dépassé ce stade. Les conventions ici sont si différentes de celles que nous respections autrefois. On est au-delà. Vous devez être aussi quelque part par là. C'est bien drôle que nos destins se soient en quelque sorte ainsi confondus.

Je donnerais une tranche d'éternité pour être sûr que vous comprenez que je ne l'ai pas fait exprès. Tout ça n'a été qu'un de ces maudits hasards. Ah ! si je pouvais être certain que vous m'entendez... Mais personne n'avait l'air de saisir ce qui s'était passé. Vous-même, d'ailleurs, vous aviez l'air tellement incrédule face à moi qui tentais de vous expliquer mon histoire. J'ai toujours dans ma tête l'image de ce cagibi vitré, de cette espèce d'aquarium étriqué, où je me répétais, comme depuis mon départ, comme depuis toujours : *Il faut que je garde ma tête froide*. D'après tout ce que l'on m'avait dit, je savais que sans ça je ne pourrais jamais prouver ce que j'allais raconter quand je vous rencontrerais.

C'est tout de même curieux ! Pendant que je fuyais, je n'avais que deux pensées : garder ma tête froide, et mettre un visage sur l'image que je me faisais de vous. Je restais attentif aux dangers du chemin. Même quand la forêt cachait le soleil et que je prenais mes précautions pour ne pas me faire piquer par les serpents sournois ; même quand le soleil me prenait pour cible dans le désert et que je ne pensais qu'à garder ma tête froide ; même quand je devais traverser les fleuves à la nage, évitant crocodiles et courants, n'ayant que le souci de ne pas perdre la tête ; même alors, l'absence d'un visage sur l'image de votre personne m'obsédait. Au fond, c'était pour vous qu'il fallait que je garde ma tête froide. Quand j'osais m'arrêter pour dormir, en posant ma tête à l'abri d'un tronc d'arbre ou à l'intérieur d'une hutte abandonnée par les rescapés des massacres, je pensais encore à votre visage absent. J'ai même eu honte, lorsque, en faisant mes dévotions, en saluant l'âme de mes vieux parents éventrés sous mes yeux cachés, je me suis encore demandé comment vous réagiriez en voyant ma tête, cette tête qu'il fallait garder froide, pour vous raconter mon histoire, pour prouver que je ne l'avais pas inventée.

Je me souvenais de mes camarades me disant que si un jour il fallait y aller, que si par malheur l'un de nous devait un jour s'échapper, partir, fuir pour ne pas crever au gré d'une décharge électrique mal calibrée ou d'une minute de trop dans la baignoire de l'enfer, il fallait pouvoir vous apporter la preuve qu'on n'était pas un rigolo, qu'on ne voulait pas se nourrir aux frais de votre richesse. Il y avait même un copain qui récitait, comme un verset du Livre, une défi-

nition qu'il avait trouvée dans une revue pleine de belles photos : *Est réfugiée toute personne qui...* Le pauvre ! Je me demande s'il se la rappelait encore, cette définition qu'il aimait tant, au moment où l'inspecteur de la sécurité territoriale lui a arraché la langue. C'était lui qui insistait là-dessus : *Il faut pouvoir le prouver, sinon ils disent que tu n'en veux qu'à leur pitance.* C'est pour ça que j'ai décidé de garder ma tête froide, pour vous montrer que ce n'était pas pour ça que je venais vous demander de me protéger.

J'ai eu du mal à me décider. J'aimais ma vie, vous savez. J'aimais discuter avec mes camarades, dans le campus de l'université, refaire le monde avec eux, imaginer qu'il était possible de faire autrement, de ne pas en vouloir à son voisin, de ne pas être obligé de faire tout le temps semblant d'être d'accord, de ne pas être contraint de gagner. C'était bien, lorsqu'il faisait chaud, de boire une bière avec les amis en rêvant d'un monde où il n'y aurait plus de perdants. Je savais que chez vous les choses étaient différentes. Je me disais que la vie valait cher dans votre pays, tandis que sous mes latitudes, la vie n'était même pas une vie. Rien qu'une peur infinie. Il ne nous restait que le courage de vivre.

Jamais je n'avais voulu partir. Je savais que tant que je serais vivant je pourrais faire quelque chose. Même en prison, je pourrais résister, montrer que, quelque part, j'étais encore un être humain. Malgré tout ce qu'ils m'avaient fait après mon arrestation, je ne voulais pas partir. Ce qui m'a décidé, après tout, c'était la honte que j'éprouvais en me disant que vous pouviez penser que si j'étais allé chez vous c'était seulement pour vivre à mon aise. Je voulais tout simplement vivre là où je vivais. Mais vivre vraiment. Je voulais même pouvoir un jour vous recevoir chez moi, vous offrir le verre et le couvert de l'hospitalité et vous dire : *Regardez comme il fait beau ici !* Mais pour ça, il fallait se battre. Et quand on se bat on prend des risques. Y compris le risque de ne plus être là quand vous passerez devant la porte.

Ça n'a pas été facile de me décider. J'avais envie de tout laisser tomber, de perdre la tête, de me dire que tout était fini, qu'il n'y avait plus rien à faire. Mais j'ai pensé aux copains, j'ai pensé à tous les autres, morts, massacrés, et je me suis dit que, rien que pour l'honneur, il fallait que j'arrive jusqu'à vous, et que je vous prouve que la seule cause de notre venue était que nous nous battions pour vivre libres. Je savais que vous auriez du mal à me croire. Je savais qu'une personne comme vous, cultivée, sensible, respectueuse des lois, aurait beaucoup de peine à s'imaginer que, en cette année de célébration des droits de l'Homme, à quelques heures d'avion de la Ville Lumière, des êtres humains étaient capables d'aller jusqu'au bout de leur férocité, rien que pour s'empiffrer des miettes du festin des tyrans. Je savais que vous aviez fait des études, que vous connaissiez l'histoire, que vous étiez au courant des méfaits des dictatures. Mais j'étais sûr que vous penseriez que je mentais, que je délirais en vous racontant

tout ce qu'ils m'avaient fait. Et pourtant, j'ai toujours l'impression que mes camarades en ont bavé beaucoup plus que moi. C'est pour ça que, à la fin, lorsqu'ils m'ont jeté sur le tas de cadavres dans la cour, j'ai décidé de prendre à deux mains le courage qui restait dans ce qui restait de ma tête, qu'il fallait que je garde froide, pour aller vous voir. Mais je ne pouvais pas m'imaginer que mon idée allait causer tout ce charivari.

Je me souviens de votre regard incrédule lorsque, à l'appel, je me suis levé pour vous suivre dans votre aquarium de bureau. J'ai même cru que vous trembliez un peu. Mais je me suis dit que c'était peut-être ma peau noire écorchée en rouge qui vous répugnait quelque peu. J'en étais désolé. J'étais venu directement vous voir parce que j'avais peur de ne plus pouvoir garder ma tête froide. Il faisait tellement chaud ce jour-là ! Mais je vous jure que je me suis même reproché de ne pas être allé me laver avant, rafraîchir un peu mon corps, au lieu de ne penser qu'à ma tête. Mais c'était fait. Je me suis assis face à vous, j'ai commencé à essayer de vous faire comprendre ce qui m'était arrivé, mais je voyais que vous pâlisiez de plus en plus vite. Je me suis alors précipité, j'ai brusqué les choses (je n'aurais peut-être pas dû le faire), j'ai pris ma boîte, j'en ai sorti ma tête coupée et je l'ai posée sur le bureau en vous disant : *Voilà, voilà la preuve de ce qu'on m'a fait*. Et au lieu du sourire de compassion auquel je m'attendais, je vous ai entendue pousser un hurlement et tomber raide morte.

Les gens sont entrés en criant, en m'accusant de vous avoir agressée, de vous avoir tuée. Et ils se sont acharnés sur moi, jusqu'à ce qu'entre ce policier et que, après un coup d'œil expert, il leur dise : *Mais voyons, mais voyons, Mesdames, Messieurs, les morts ne tuent pas les vivants. Cet homme est mort depuis des mois. D'ailleurs, il sent bien mauvais...*

Ah ! que je voulais être sûr que vous me croyiez quand je vous dis que je ne l'ai pas fait exprès.